

CRÉPEAU, PIERRE. *Paroles du soir. Contes du Rwanda.*
Recueillis par M^{gr} ALOYS BIGIRUMWAMI. Adaptation française
par PIERRE CRÉPEAU. Orléans, Éditions David, 2000, 323 pages.
ISBN 2-922109-33-X

Melchior Mbonimpa

Numéro 1, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201618ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbonimpa, M. (2003). Compte rendu de [CRÉPEAU, PIERRE. *Paroles du soir. Contes du Rwanda*. Recueillis par M^{gr} ALOYS BIGIRUMWAMI. Adaptation française par PIERRE CRÉPEAU. Orléans, Éditions David, 2000, 323 pages. ISBN 2-922109-33-X]. *Rabaska*, (1), 171–173. <https://doi.org/10.7202/201618ar>

CRÉPEAU, PIERRE. *Paroles du soir. Contes du Rwanda*. Recueillis par Mgr ALOYS BIGIRUMWAMI. Adaptation française par PIERRE CRÉPEAU. Orléans, Éditions David, 2000, 323 pages. ISBN 2-922109-33-X

Ce beau livre est une adaptation française de 65 des 270 contes qui ont été recueillis et publiés en Kinyarwanda (langue du Rwanda) par M^{gr} Bigirumwami. Je n'ai pas lu cette version originale mais je n'en ai pas besoin pour me prononcer sur la qualité du travail de Pierre Crépeau car, dans mon enfance, j'ai entendu la plupart de ces contes. Ma mère, mes tantes, et surtout ma grand-mère avaient recours à ces « paroles du soir » pour m'assurer un sommeil agité, peuplé de songes féeriques, et parfois de véritables cauchemars. Selon la tradition africaine, l'efficacité des contes se mesure à leur capacité de procurer aux enfants un sommeil « vivant », car un sommeil trop tranquille, un sommeil sans secousses est réputé dangereux : il pourrait être définitif. Pour les tout-petits, les contes comme « paroles du soir » jouent le rôle de maintenir la distance entre le sommeil et le trépas.

Dans cet ouvrage, l'auteur ne nous livre pas une « traduction » des contes de l'Afrique interlacustre, mais plutôt une réécriture très créative qui a certainement exigé beaucoup de temps, de travail et de génie. Je n'avais jamais rêvé de lire en français, sans jargon et sans importation de termes étrangers qui alourdisent le texte, ces histoires qui me semblaient impossibles à transmettre dans une langue différente de celle des naturels de l'Afrique centrale. C'est un peu à reculons que je suis entré dans ce livre. J'étais convaincu qu'aucune passerelle ne pourrait relier l'imaginaire rwandais et l'imaginaire des tribus francophones d'Europe et d'Amérique. Je croyais que

les contes du Rwanda appartenait au trésor privé d'un peuple, et qu'ils provenaient de cette zone où aucune culture ne ressemble à une autre, de ce centre profond que les ethnologues ont désigné par l'expression « âme du peuple ». Avant de plonger dans la lecture, je m'attendais donc à une traduction boiteuse et prétentieuse, car justement, les spécialistes des « tribus primitives » sont affligés par la tendance à gonfler le peu qu'ils ont compris de la culture d'autrui.

Mais voici que par cette adaptation littéraire des contes du Rwanda, mille fois plus intéressante qu'une traduction nécessairement mauvaise, l'auteur me prouve, avec rigueur et éclat, qu'il y a des clés pour permettre même à ceux qui n'ont jamais vécu au Rwanda l'accès à ce trésor. Parmi les nombreux indices de la réussite de cette adaptation, je choisis un seul exemple: dans la partie de l'ouvrage consacrée aux contes sociaux et aux contes merveilleux, il y a de bouleversantes figures d'héroïnes auxquelles l'auteur a su donner, en français, des noms qui leur vont à merveille : Mirifique Chevelure, Mijaurée, Régine fille de roi, Éplorée, Frêle Roseau, Flétrie, Rayon-de-lune, Fille d'ombre, Délaisée, Désirée... N'importe quel francophone pourrait lire et comprendre sans migraines ces contes transposés dans sa langue avec une simplicité qui révèle de la part de l'adaptateur une incomparable pénétration de la culture d'autrui.

Jamais lecture ne fut davantage pour moi une aventure où il est impossible de s'engager du bout des yeux, en simple curieux, en simple visiteur. Je m'y suis embarqué sans ambages, sans espoir de retour. En fait, j'ai dévoré l'ouvrage à rebours, en commençant par le dernier chapitre contenant des « contes merveilleux » ; puis le second où l'auteur rassemble des « contes sociaux » ; et enfin les « contes d'animaux » qui se trouvent dans le premier chapitre et qui appellent irrésistiblement une comparaison avec les « fables » de La Fontaine. Lu ainsi, à l'envers, l'ouvrage présentait également l'avantage de s'achever sur les textes les plus divertissants, car c'est vrai que dans la première partie, le conteur a « l'âme gaie, l'esprit alerte, le verbe rieur. » Mais, après-coup, je me rends compte que j'ai commencé par les contes merveilleux à cause des mélodées lancinantes, insérées dans le corps des récits, qui ravivent en moi la mémoire d'une époque à jamais révolue. Bien entendu, il n'y a pas de notations musicales dans l'adaptation française de ces contes. Je ne suis même pas sûr que l'auteur soit conscient que ces poèmes brefs dont il reprend l'esprit, sont en fait le cœur esthétique de ces récits où la beauté des strophes est accompagnée et renforcée par des mélodies souvent très mélancoliques. En lisant cet ouvrage, du fond de l'abîme obscur de mes souvenirs, ces mélodies oubliées depuis longtemps renaissaient et me restituent le terroir lointain et les accents de la langue autochtone.

Faut-il le dire encore plus explicitement ? Je me retrouve dans cet ouvrage à cause de la provenance des récits, mais aussi et surtout parce que l'adaptation parvient à rendre dans une langue étrangère les mots de la tribu et la grande poésie. J'y retrouve aussi un début de réalisation du vœu exprimé par l'auteur dans l'introduction : une parcelle de l'héritage du peuple des mille collines, « désormais voué à l'errance », est effectivement transmis à l'humanité. On devine aisément ce que l'auteur évoque en parlant d'un peuple voué à l'errance : l'épreuve que subissent le Rwanda et ses voisins immédiats depuis une décennie, et qui est très loin de s'achever. C'est dans la sympathie pour un peuple au zénith du chagrin, un peuple au milieu duquel il a vécu pendant des années, que l'auteur a puisé l'inspiration de cet ouvrage où il semble chuchoter à l'oreille de ses amis d'Afrique : « Je suis humain, et rien d'humain ne m'est étranger. »

MELCHIOR MBONIMPA
Université de Sudbury